

que tout naturellement, n'y mettant nul effort, ne s'en faisant pas une étude, s'arrêtant nonchalamment à tout ce qui le frappe, s'expliquant par mille analogies tout ce qui l'étonne, il est parvenu à connaître Paris mieux qu'un préfet de police après son temps d'apprentissage, la veille du jour où on le destitue.

Aussi serait-il bon de s'adresser à lui pour obtenir des renseignemens, si l'habitude venait à s'établir d'interroger ceux qui savent, et s'il était d'ailleurs disposé à communiquer sa science. Cela dispenserait de créer bien des commissions. Car nul mieux que lui ne connaît ses douze arrondissemens. Nul ne saurait mieux dire les obstacles qu'éprouve sans cesse la circulation, malgré le volumineux amas de nos lois municipales; comment nos trottoirs, si mesquins et si étroits, cette dérisoire création de l'édilité moderne, au lieu de servir au moins à la marche plus sûre et plus rapide des piétons, sont envahis le matin par des marchands ambulans qui viennent y ranger leurs paniers, le soir par la communauté des portiers qui s'y étalent sur leurs chaises, sans compter les ballots, les futailles, les démé-

nagemens auxquels ils servent d'entrepôt, les épiciers qui en font leur laboratoire, et les mendiens qui s'y couchent tout du long, demandant piteusement l'aumône à tous ceux qu'ils ont fait trébucher. Il a gémi bien des fois aussi en voyant que l'on ne pouvait faire entrer dans la tête du Parisien cette règle importante de toutes les nations civilisées, qui veut que chaque passant, tenant la muraille à sa droite, en fasse écarter celui qui vient à sa rencontre, et cela, sans rixe, sans difficulté, même sans courtoisie, par le seul effet d'une convention générale, non écrite pour qu'on l'observe mieux, et formant la grande charte des rues. Il vous dirait encore avec quel mépris de la propriété commune les marchands usurpent le passage public, donnant chaque jour à leur étalage de nouveaux accroissemens, projetant, à plusieurs pieds de leur devanture, des lanternes, des quinquets, des écussons, des enseignes, de larges auvens, de monstrueux emblèmes, des masses menaçantes, d'énormes saillies, dont le moindre inconvénient est de jeter votre chapeau par terre et de déchirer votre habit neuf. Il fournirait un bien long supplément à la satire de Nicolas Boileau, s'il avait du temps

de reste pour aligner en vers ce qui ne mérite pas d'être dit en prose.

Vous pensez bien qu'après un long exercice de la vie extérieure, il n'est pas sans avoir acquis une connaissance assez profonde de ce qu'on appelle les mœurs, texte vaste, infini, que nous avons réduit à son application la plus étroite. S'il était colporteur de scandale, il en aurait beaucoup à vous raconter. Mais il est discret, tolérant, humain. S'il fait quelques observations, c'est pour son propre compte, pour se maintenir à meilleur escient dans la résolution qu'il a prise de rester garçon. S'il se détourne quelquefois de sa route avec une curiosité qu'on pourrait croire incivile, c'est uniquement pour s'assurer qu'il ne s'est pas trompé, pour se convaincre, par une nouvelle épreuve, que les choses vont toujours comme il les a vues aller avant la révolution, avant la restauration, aussi loin que ses souvenirs peuvent remonter. Jamais il ne lui viendra l'idée d'en profiter pour rendre quelque mauvais office. Jamais il ne verra qui ne veuille pas être vu. Jamais il ne forcera une frêle et timide personne, qui jette derrière elle des regards in-

quiets, à dépasser le seuil qu'elle voulait franchir. Que, par hasard, au détour d'une rue, s'arrête devant lui une de ces voitures nouvellement garnies d'un store protecteur, où le mystère est séparé du monde par la seule épaisseur du calicot rouge, et dont la solitude roulante se promène tranquillement au milieu du bruit; il ne fera aucunement semblant de remarquer que la citadine part encore chargée, quand le cocher a reçu, d'un jeune homme qui descend, son salaire de trois heures. A deux pas de lui, le store peut sans danger se replier sur son pivot.

Il est tout simple qu'il emploie à son propre intérêt ce qu'il a gagné d'expérience. Aussi se flatte-t-il d'être à l'abri de ces fourberies sans nombre qui poursuivent le promeneur novice; ce n'est pas lui que vous verrez s'arrêter pour écouter les offres séduisantes des marchands vagabonds qui encombrant la place de la Bourse, ou bien intervenir dans le marché de deux fripons qui cherchent une dupe pour terminer leur différend. Il regarde même comme une insulte grave que ces honnêtes industriels s'adressent à lui. Il dit que, dans ce métier, comme

dans celui de la police qui n'en est pas trop éloigné, on doit surtout savoir distinguer les gens. Je l'ai vu bien triste toute une journée, parce que les compères d'une de ces boutiques borgnes, embusquées dans le voisinage des diligences, et où l'on débite dans l'ombre des marchandises de rebut, étaient venus devant lui s'extasier sur leur prétendue acquisition. On avait profité de ce qu'il lisait en ce moment l'affiche du Théâtre-Français, pour le traiter comme un provincial.

L'habitude de vivre à l'air l'a préservé encore de ce niais étonnement que témoigne le Parisien sédentaire, le reclus du cabinet et de l'arrière-boutique, pour tout ce qui ne ressemble pas exactement de figuré, de costume, de démarche, d'habitudes, à ses voisins et à ses chalands. Vous ne le verrez pas seulement tourner la tête lorsque passe auprès de lui l'étranger au bonnet fourré, à la barbe grise, à la robe de soie semée de palmettes d'or, devant qui l'on s'arrête toujours pour répéter cette exclamation, jeune encore de naïveté après un siècle de ridicule : Comment peut-on être Persan ? Dès le premier jour, il était devenu familier avec la grotesque élégance des

saint-simoniens. Qu'il ait rencontré seulement un templier, et il n'y fera pas désormais plus d'attention qu'à l'Italien fantasque qui se pare d'un habit rouge. Depuis cinq ans, il ne lui est arrivé qu'une seule fois de regarder M. Chodruc Duclos : ce fut quand il se décida à s'habiller comme tout le monde.

Il ne serait pas moins capable de fournir des faits à la statistique que des renseignemens à la morale. Il sait fort exactement où en sont les monumens commencés, quels établissemens viennent de s'ouvrir en face de ceux qu'il a fallu fermer. Il vous montrerait facilement la balance des entreprises et des faillites dans chaque genre d'industrie. Il vous dirait avec quelle intelligence, quelle probité surtout, la spéculation se dirige dans la recherche du profit ; comment au lieu d'essayer habilement quelque voie nouvelle, elle se jette de toute sa furie dans le chemin étroit où elle a vu poindre la lueur d'un succès, sans égard pour le premier occupant, sans prévoyance des désastres où vont s'envelopper tant de concurrens, acharnés à se disputer un lambeau de la même consommation. S'il

dans celui de la police qui n'en est pas trop éloigné, on doit surtout savoir distinguer les gens. Je l'ai vu bien triste toute une journée, parce que les compères d'une de ces boutiques borgnes, embusquées dans le voisinage des diligences, et où l'on débite dans l'ombre des marchandises de rebut, étaient venus devant lui s'extasier sur leur prétendue acquisition. On avait profité de ce qu'il lisait en ce moment l'affiche du Théâtre-Français, pour le traiter comme un provincial.

L'habitude de vivre à l'air l'a préservé encore de ce naïf étonnement que témoigne le Parisien sédentaire, le reclus du cabinet et de l'arrière-boutique, pour tout ce qui ne ressemble pas exactement de figuré, de costume, de démarche, d'habitudes, à ses voisins et à ses chalands. Vous ne le verrez pas seulement tourner la tête lorsque passe auprès de lui l'étranger au bonnet fourré, à la barbe grise, à la robe de soie semée de palmettes d'or, devant qui l'on s'arrête toujours pour répéter cette exclamation, jeune encore de naïveté après un siècle de ridicule : Comment peut-on être Persan ? Dès le premier jour, il était devenu familier avec la grotesque élégance des

saint-simoniens. Qu'il ait rencontré seulement un templier, et il n'y fera pas désormais plus d'attention qu'à l'Italien fantasque qui se pare d'un habit rouge. Depuis cinq ans, il ne lui est arrivé qu'une seule fois de regarder M. Chodruc Duclos : ce fut quand il se décida à s'habiller comme tout le monde.

Il ne serait pas moins capable de fournir des faits à la statistique que des renseignemens à la morale. Il sait fort exactement où en sont les monumens commencés, quels établissemens viennent de s'ouvrir en face de ceux qu'il a fallu fermer. Il vous montrerait facilement la balance des entreprises et des faillites dans chaque genre d'industrie. Il vous dirait avec quelle intelligence, quelle probité surtout, la spéculation se dirige dans la recherche du profit ; comment au lieu d'essayer habilement quelque voie nouvelle, elle se jette de toute sa furie dans le chemin étroit où elle a vu poindre la lueur d'un succès, sans égard pour le premier occupant, sans prévoyance des désastres où vont s'envelopper tant de concurrens, acharnés à se disputer un lambeau de la même consommation. S'il

voit un peintre grimpé sur son échelle, tracer en couleur de bronze sur un fonds grisâtre les premières lettres de l'enseigne qui annonce un cabinet de lecture, un marchand de comestibles, un papetier, un coiffeur, il vous montrera bien vite la place voisine où doit s'installer bientôt un rival du même métier ; et pour peu que le quartier soit tout à fait inhabité, il est prêt à parier qu'il en viendra deux.

Vous pensez bien que je ne veux pas vous faire accompagner le flâneur dans toutes ses promenades. Ce serait recommencer notre livre, et j'ai bien assez de l'avoir fait une fois. C'est de lui, en effet, que j'ai reçu la plupart des documens avec lesquels j'ai composé ces esquisses. Pendant que, malheureux, enfermé, assis devant un bureau, je rédigeais, sur ses notes et sur les souvenirs qu'il m'avait laissés, tout ce que vous venez de lire ; lui, content, libre, joyeux, sans souci d'écrire et de publier, il allait pour moi dans tous les recoins de la ville. Tantôt tournant aux environs de la Chambre des députés, dont il me laissait l'intérieur à étudier (car il était convenu que j'aurais toute la peine), parcourant à son

aise les rues du faubourg Saint-Germain, si larges, si majestueuses et si calmes, mais pour le repos desquelles il avait de temps en temps quelque effroi ; tantôt traversant les quartiers boueux et bruyans qui séparent la noble plaine de la montagne savante, pour voir s'agiter la jeunesse autour de ses écoles, surprendre en chemin quelques nouveaux pairs entrant au Luxembourg, et demander au Panthéon s'il lui était enfin arrivé des grands hommes ; quelquefois descendant par des sentiers malpropres la côte de Saint-Victor, pour aller examiner l'état de la ménagerie, et admirer, au milieu des révolutions, l'immobilité des animaux empaillés. Un autre jour, c'était vers les Champs-Élysées qu'il dirigeait sa marche, et il revenait me dire que rien n'était changé à ce beau désert, que l'arc de l'Étoile n'avait pas gagné une pierre, la ville de François I^{er} pas un habitant, le jardin Beaujon pas un acquéreur pour ses lots de terrain. Puis il visitait le faubourg Saint-Honoré, séjour encore imparfait d'une aristocratie plus leste, plus moderne, mieux apprivoisée, tendant une main d'alliance à la Chaussée-d'Antin. Sur les confins de ces deux territoires, il saluait avec

respect un monument funéraire épargné dans les réactions, peut-être oublié, et qu'on aurait bien pu abattre aussi l'autre jour, sauf à mettre, dans la phrase législative sur le 21 janvier, une épithète de plus, pendant que le dictionnaire de l'Académie était au service du Bulletin des lois.

Ensuite, il allait s'assurer que la cité de Londres n'avancait pas, que la nouvelle Athènes était devenue un séjour trop coûteux pour les artistes remis à pied, que la rue de Charles X n'avait pas gagné une toise de moellons à prendre le nom de M. de Lafayette, que le canal Saint-Martin, tracé sur un vaste plan et dans l'espoir d'une grande prospérité, se garnissait lentement d'habitations; et pourtant il rentrait satisfait, lorsqu'il avait entendu le bruit du marteau, du tour, de la scie et de la lime travaillant sans relâche dans les ateliers du faubourg Saint-Antoine.

Vous savez tout ce qu'il avait à regarder sur les boulevards; le cours de la Seine ne lui offrait pas un sujet moins récréatif de spectacle et d'observation. Non pas qu'il s'arrêtât, comme

beaucoup de gens qui ont une affaire pressée, à contempler les bateaux, les trains de bois, les chevaux qu'on abreuve, les chiens qu'on exerce à nager, les objets flottans sur l'eau, la fumée des bateaux à vapeur et l'attitude patiente du pêcheur à la ligne. Mais il aimait à voir se dérouler ces deux avenues de quais dont la rivière est bordée, et où la scène change à chaque pas. Il affectionnait surtout la rive gauche, pourvu que le vent ne soufflât pas trop fort; car il a toujours eu grand soin de sa santé. L'autre côté lui plaisait moins. D'abord le palais des rois y tient une place énorme. Puis arrivent, presque sans transition, les détails grossiers des petits besoins et des petits profits; le commerce des vieux outils et des guenilles, les réfectoires en plein vent préparés pour les ouvriers, la place du Châtelet où se font les exécutions du mobilier, pour crime de misère; la place de Grève qui n'a plus d'échafaud, mais qui n'en est pas mieux avoisinée; partout des maisons noires, étroites, et des rues d'où se précipite un ruisseau fangeux. Il traversait donc volontiers le pont d'Austerlitz; et, prenant de là sa route, il considérait le riant entrepôt des vins; le triste hôtel Bazancourt,

nouvelle prison qui sert de complément à une de nos libertés; le quai des Augustins entièrement peuplé d'honnêtes libraires qui confectionnent hardiment des livres nouveaux, en face même des parapets, où la littérature de trois siècles étale au rabais ses produits oubliés; l'hôtel où l'on bat monnaie à toutes les effigies; le palais de l'Institut qui gêne les passans et ne les arrête pas; enfin le quai Malaquais-Voltaire, qu'il connaît si bien, où il a passé de si bonnes heures, musée toujours ouvert, dont la liste civile n'a pas à faire les frais, où l'on trouve des tableaux, des armures, des meubles gothiques, des porcelaines, des gravures, et où l'on est sûr de voir sa figure exposée pour peu que l'on ait de célébrité, que l'on soit homme d'état ou comédien.

Quant à lui, il n'y a jamais vu son portrait, grâce à Dieu! car le flâneur ne pose point; et pour ce qui est de la renommée, il la fuit comme d'autres la cherchent. Vous jugez en effet quel fardeau ce serait pour lui qu'un visage qui se fait nommer des passans, quel insupportable compagnon de sa vie lui serait une répu-

tation quelconque, fût-ce celle d'homme d'esprit; quel tourment il éprouverait à se voir désigner par un de ces gestes, que provoqué chez les curieux la rencontre d'une notabilité. Je l'ai vu un jour regretter de n'avoir pas un ruban rouge à sa boutonnière; il prétendait que cela le faisait remarquer.

Le flâneur aurait peu de nouvelles à vous donner des assemblées, des salons, des spectacles. Ce n'est pas qu'il soit sauvage, ignorant des usages du monde, insensible aux jouissances de l'art, mais tout simplement parce qu'il craint le renfermé. S'il est convié par hasard à une réunion littéraire, il enchérit sur Lafontaine, il prend tellement le plus long qu'il n'y arrive pas. Tout ce qu'il demande aux habitations des hommes, c'est le coin du feu d'un ménage ami, où il est reçu sans façon et sans ombrage, à son heure, quand il est bien las de marcher, pour fournir sa part et apporter son butin du jour dans une conversation mêlée de tous propos, ce qui est encore une manière de flâner assis. Quant aux théâtres, c'est un plaisir qui demande trop de préparation, de patience et de

gène. Ajoutez que l'on exige aujourd'hui, à toute force, de l'enthousiasme; ce qui est tout à fait contraire à son tempérament. On lui avait demandé six mois de persévérance et d'assiduité pour le faire dilettante; il a mieux aimé rester flâneur, et il soutient avec chaleur la prééminence de cette position sur celle qu'on voulait lui donner. Ce qu'il lui faudrait, quand il pleut trop fort, ce serait le droit d'entrer librement dans une salle, où il ne serait pas obligé de s'enuyer pour son argent. Mais le mal est que les entrées coûtent fort cher, plus cher encore lorsqu'on ne les paie pas.

On a dit de lui qu'il avait grand' peur de l'émeute, qu'il détestait les révolutions, les mouvemens populaires, qu'il fut pris de la fièvre en juillet, et qu'il eut au mois de juin une atteinte légère du choléra. Il est bien vrai qu'il aime assez que les choses restent où elles sont, qu'on ne vienne pas lui envahir et lui déranger son pavé, qu'il ne s'est jamais trouvé assez mal pour ne pas craindre d'être plus mal encore quand les entrepreneurs de sa délivrance auraient réussi, qu'il n'aime pas à se promener sur un sol ébranlé.

Il est certain encore, qu'advenant une insurrection, il fait comme ceux qui veulent en recueillir le profit, il ne se mêle pas dans la lutte. Mais ce n'est pas à dire qu'il se tienne caché, qu'il perde, du spectacle curieux que présente une telle secousse, ce qu'on peut en prendre sans péril. Il sait jusqu'où il est permis de s'avancer sans risque de sa personne; et quand, après le succès, la réserve des vainqueurs s'élançe derrière lui, il s'écarte pour lui faire place.

Je ne prétends pas néanmoins vous le donner comme un modèle de patriotisme. Il lui en manque au contraire la principale condition. Il n'a jamais pu acquérir la foi du bonnet à poil, le dévouement du havresac et le fanatisme du fournement. Toutes les raisons se sont trouvées faibles pour le réconcilier avec le corps-de-garde et lui faire aimer la patrouille. Des nombreuses servitudes auxquelles nous avons échappé, il déteste surtout celle-là que nous avons conquise. En théorie, il regarde comme un immense pas rétrograde dans les voies de la civilisation, que de retourner au temps où la cité, à peine formée, veillait tout entière, et à tour